

ABDELLAH TAÏA

mon Maroc

POINTS

Abdellah Taïa est né en 1973 à Rabat. Il a publié plusieurs romans aux éditions du Seuil, traduits en Europe et aux États-Unis, dont *Une mélancolie arabe*, *Le Jour du Roi* (prix de Flore 2010), *Un pays pour mourir*, *Celui qui est digne d'être aimé* et *La Vie lente*, tous disponibles chez Points. Il a réalisé en 2014 un long métrage à partir de son roman *L'Armée du salut*. Son dernier roman, *Vivre à ta lumière*, vient de paraître aux éditions du Seuil.

Abdellah Taïa

MON MAROC

Éditions Séguier

ISBN 978-2-7578-9568-9

© Éditions Séguier, 2009
© Points, 2022, pour la présente édition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour M'Barka

Une année à la Bibliothèque générale

La première année de ma vie, je l'ai passée dans une bibliothèque. Pas n'importe laquelle, la plus grande, la plus prestigieuse, celle qui renferme dans ses entrailles les archives de toute l'Histoire du Maroc, lieu de passage obligatoire pour tout chercheur : la Bibliothèque générale de Rabat.

Parce que mon père Mohammed y travaillait depuis longtemps comme simple petit fonctionnaire, parce qu'il était gentil et serviable, on lui avait permis d'occuper une petite maison qui se trouvait dans le jardin de derrière. Gratuitement. Peut-être qu'il était aussi gardien de nuit. Non, pas du tout, c'est Merzougue, le très grand Noir au tarbouche rouge, qui avait ce poste.

Quand je suis venu au monde, ma famille y habitait depuis trois ans. Ma mère M'Barka ne voulait plus de nouveau tomber enceinte, de peur d'accoucher encore une fois d'une fille. Abdelkébir, l'aîné et l'aimé, était alors entouré de six filles, mes sœurs que j'aimais avant même de venir dans ce monde. Il était au lycée Moulay-Youssef et possédait déjà sa première bicyclette. Khadija, Rachida, Latifa, et

Fatima étaient scolarisées avec plus ou moins de succès. Najat et Rabia avaient respectivement cinq et trois ans. Le grand ami de la famille s'appelait El-hadj El-Adaoui, un théologien respecté et très estimé. Un alem.

C'est lui qui m'a choisi mon prénom. Abdellah : le serviteur de Dieu.

Bien sûr, je ne me souviens de rien de cette première et particulière année, j'étais trop petit. Tout ce que j'ai à conter me vient de mes parents, de mes sœurs. Ils ont vécu ma vie pour moi, l'ont enregistrée dans leur mémoire pour plus tard. C'est à travers eux que je la revis, par bribes. Comme j'étais le dernier arrivé (pas pour longtemps d'ailleurs : trois ans plus tard, Mustapha vint me faire de la concurrence sans m'éclipser complètement), on me gâtait ; j'étais le centre d'intérêt, l'être le plus important de la famille, le plus aimé. Leur fierté. À plus d'un titre et surtout grâce à mon sexe : masculin. Désiré, je l'étais depuis des années et des années. Malheureusement, hypersensible, chétif, maladif, je nécessitais de l'attention en permanence. Et je l'avais.

Mon père prenait des pauses pendant son travail pour venir me voir, me tenir dans ses bras, donner un coup de main à ma mère, débordée comme toujours. Il jouait avec moi, me chatouillait le ventre, me rapprochait de son visage et m'embrassait plusieurs fois fort, très fort. Il surveillait scrupuleusement ma santé et faisait tout pour que je ne manque de rien, pour que je grandisse, grandisse et devienne un grand savant digne de mon parrain

El-hadj El-Adaoui : « Mon moineau sera le plus grand, le plus beau ; il aura tout, mon petit fils chéri. Que Dieu le protège… » Et il lisait, tout en passant sa main droite, et uniquement sa main droite, sur ma tête d'abord, puis sur tout le reste de mon petit corps à la fois rouge et bleu, des sourates du Coran afin de me préserver des mauvais yeux jaloux, surtout ceux de son frère qui se moquait de lui parce que M'Barka ne donnait naissance qu'à des filles. « Maintenant, c'est fini, il ne pourra plus ouvrir sa bouche pour ironiser, il ne pourra plus jouer au supérieur, au chef. Grâce à toi, mon petit. Tu m'as sauvé… Il venait ici et me regardait de haut ; il parlait de ses quatre garçons, il en parlait, il en parlait : même ses filles, dans sa bouche, étaient des garçons. J'avais honte, honte, je ne pouvais plus revenir au bled, tout le monde demandait des nouvelles de mes filles, de mes six filles, et personne n'évoquait mon aîné Abdelkébir… On me disait sans pitié : "Mais comment tu vas faire pour les marier, tes filles ? Pauvre Mohammed !" On me répétait sans cesse : "M'Barka ne t'a apporté que la malchance, la ruine, quitte-la." On riait de moi devant moi, derrière moi. Mais maintenant j'en ai deux, oui, deux grands garçons ; je peux revenir au bled fier, je peux aller au bled réclamer ma part des récoltes annuelles. Mon frère n'a plus le droit de continuer à me voler ; il faut me ressaisir. L'été prochain, dans seulement quatre mois, j'irai, oui, j'irai sans avoir honte lui demander ce qu'il me doit ; il me sortira sa longue tirade sur mes origines, mais je persisterai, pour toi mon Abdellah. Je ferai tout pour que tu deviennes

mieux qu'eux tous, eux ses fils et ses filles : tu iras à l'école, au collège, à l'université… Je me ruinerai pour que ce rêve se réalise. »

Massaouda, la sœur très libérée de mon père, venait passer de temps en temps, de façon irrégulière, quelques jours à la maison, malgré les frictions qu'elle avait constamment avec ma mère. M'Barka, même si elle ne l'aimait pas beaucoup, la laissait s'occuper de moi. (« C'est le fils de son frère ; elle ne lui fera pas de mal. ») J'étais son sang, le fils qu'elle n'a jamais eu. Sans doute parce que j'ai passé de longues heures sur ses genoux durant cette première année, je l'ai tout le temps adorée, ma tante. Déjà à cet âge elle me racontait des histoires, des histoires fabuleuses sur des gens en fuite, en voyage, des animaux affamés, des idiots, des malins, des djinns, ceux de Dieu et ceux du diable. Elle me familiarisait aussi avec les légendes de nos ancêtres ouled Brahim.

Les contes de Massaouda ont bercé mon enfance, m'ont nourri autant que le lait de M'Barka.

J'étais attendu. On attendait beaucoup de moi. Mais je ne le savais pas. Alors, comme pour tester leur amour, je tombais souvent malade, sérieusement : des ennuis intestinaux. En effet, ils m'aimaient beaucoup. Mon père, pour me guérir, a emprunté de l'argent à plusieurs de ses amis, de ses proches, à El-hadj El-Adaoui qui a toujours refusé de se faire rembourser, jamais à son frère ennemi.

On m'attendait : pour me garder, je leur ai coûté très cher. Ils se sont sacrifiés pour moi. Sur les douze premiers mois de mon existence, j'étais

malade durant à peu près six mois. Déjà mon corps me dépassait, ne faisait pas ce que je lui disais, ne m'écoutait pas. Plus tard, ce sera pire.

Quand j'étais bien, plus ou moins rétabli, Mohammed me faisait visiter sa Bibliothèque générale. Il se promenait en me tenant dans ses bras, tout près de sa poitrine, parmi les rayons des livres, des rayons infinis, des rayons qui montaient et descendaient tout à la fois. Il me l'a avoué plus tard : il souhaitait m'habituer à l'odeur des livres, des vieux livres. Il voulait faire entrer dans ma tête, dans mes sens, les parfums magiques, uniques et partout pareils qui se dégageaient d'eux. Il lui arrivait d'en sortir un, en arabe – il lisait peu en français –, et me faisait la lecture durant quelques minutes seulement. Cela ne se passait pas toujours sans incident ; je pleurais parfois. Mes cris se répercutaient d'une salle à l'autre et finissaient par atteindre les oreilles de ma mère qui, alertée, accourait à mon secours : je n'en pouvais plus de tant de culture, j'avais plus que ma dose.

Merzougue, le très grand Noir au tarbouche rouge, vivait lui aussi dans la bibliothèque, mais seul ; sa femme était revenue au bled, n'ayant pas réussi à parler un traître mot d'arabe. Il me faisait peur à cause de la couleur de sa peau. Dès que je l'apercevais, je sursautais effaré et je criais de plus belle, longuement. Des cris stridents qui mobilisaient tous les membres de ma famille. J'ai dû lui faire du mal, au pauvre Merzougue, je l'ai blessé sûrement. Il ne m'en voulait pas, il avait un grand cœur – lui aussi n'a jamais eu d'enfant. C'est lui qui organisa une

fête à l'occasion de mon premier anniversaire. Il acheta des fruits, des dattes, des figues sèches, des amandes, des cacahuètes, des gâteaux avec l'eau des fleurs d'oranger, et plein d'autres choses. On me versa tout cela sur la tête, doucement, lentement. Et on mangea tout en priant pour moi.

Ce fut une année intense, de bonheur, d'insouciance, de problèmes. Une année qu'on a vécue en mon honneur, qu'on m'a racontée par la suite, chacun des membres de ma famille me livrant un petit bout de moi. Visiblement, on m'aimait.

Au fait, m'a-t-on tout raconté ?

Ma circoncision

Mes parents ne se sont décidés à me circoncire qu'à l'âge de six ans, un an avant d'entrer à l'école primaire. Je me souviens de tout. Je me souviens d'abord et surtout de ma jalousie : mes parents avaient décidé d'associer mon petit frère Mustapha à ma fête ; on allait être circoncis tous les deux en même temps. Je n'aimais pas du tout ça, mais je me suis gardé de dire quoi que ce soit. Au fond de moi, je considérais que cette fête était la mienne, uniquement pour moi. D'ailleurs, j'ai beau me forcer, je ne trouve dans ma mémoire aucune image précise de Mustapha pendant cet événement. Car c'en était un : toute notre grande famille s'était déplacée pour l'occasion, du côté de ma mère comme du côté de mon père ; même ceux qu'on n'aimait pas, ceux avec qui on avait des choses à régler étaient présents – les voisins également mais pas tous, ma mère était fâchée avec plusieurs voisines… comme d'habitude. La préparation à cette fête commença longtemps à l'avance. On m'avait acheté une djellaba et une fouquia blanches, un tarbouche vert-saint brodé et